

Notes de lecture 8

(Diégo Mané © 2005)

“Souvenirs des guerres napoléoniennes”

par le Lieutenant Chevalier
Paris, 1970. Lu en Octobre 2005.



*L'Empereur à pied fin novembre 1812, suivi de Murat, Berthier et Mouton “en grande tenue de général, ce qui contrastait avec les autres”.
(Dessin d’après nature de J.-M. Chevalier).*

Jean-Michel Chevalier est né en 1780 à Versailles, fils de Garde-Chasse. Il est apprenti apothicaire à Paris en 1792, où il assiste dans la rue au massacre de prisonniers par la populace. Après quelques "petits boulots", il s'engage à la 7e demi-brigade d'artillerie en 1795 et commence ses "vingt ans de campagnes"... et ses notes quotidiennes qui l'aideront plus tard à rédiger ses mémoires, qu'il illustrera de dizaines de dessins, naïfs certes, mais issus de ce qu'il avait vu.

Ayant été apprenti horloger, l'artillerie l'utilise comme armurier à Versailles. En 1800 Bonaparte visite son atelier, manipule un pistolet chargé et manque de tuer le directeur de l'établissement lorsque le coup part. Après quoi il examine la paire de pistolets que Chevalier est entrain de réaliser à son intention, et s'en va en oubliant ses gants. Bien que trop petits pour lui, Chevalier les portera longtemps.

Il fait par ailleurs plusieurs déplacements et décrit toutes les villes et régions qu'il traverse. Le passage concernant Lyon en 1800 est savoureux. Il verra aussi Toulon, l'Italie, et même l'Egypte, perdant lors du naufrage de son bâtiment, du fait de la croisière anglaise non loin de Toulon, toutes ses notes et dessins sur Malte.

Envoyé de Toulon sur Paris, pour former les futurs marins de la Garde, notre "artilleur de marine" s'égare à la sortie de Chalon et se fait cueillir comme déserteur par la gendarmerie et joindre à une colonne de réfractaires... qu'il ne pourra quitter qu'avec un détachement de son régiment en chemin pour Tarente, croisé en route, dont le commandant le réclame. De retour à Lyon, notre homme s'y retrouve abandonné sans ressources... si bien qu'il finit par s'engager au 9e de Chasseurs à Cheval dont le dépôt était à Vienne, non loin de la ville.

La démarche est originale, c'est pourquoi je l'ai décrite. Je ne pensais pas que l'on pouvait ainsi changer d'affectation de son propre chef. Chevalier le fit et voici notre artilleur cavalier ! En 1803 le régiment passe en Italie. Après les merveilles du Nord Chevalier décrit la misère du Sud. Naples, les Calabres, Tarente... d'où viennent les tarentules !

Le nouveau cavalier apprend les subtilités de la vie de soldat que son précédent statut d'armurier lui avait évitées. Il est mis aux arrêts pour avoir rempli en trois jours une mission prévue pour en durer quatre. Comme j'ai moi-même subi des avanies similaires lors de mon temps à l'Armée on voit bien que si beaucoup de choses changent, l'esprit militaire, lui, demeure.

En 1806 Chevalier charge à **Campo Temese** et à **Maida**... que l'on appelle aussi "le désastre de Sainte-Euphémie" ! Vaincue par les Anglais la division Reynier doit battre en retraite vers le Nord à travers les innombrables insurgés Napolitains qui massacrent tous les Français qu'ils peuvent. Cette guerre entre la population civile et une armée d'occupation est horrible et préfigure celle d'Espagne.

Après avoir risqué sa vie sur les champs de bataille, manqué mourir dépecé sur une table par les brigands, Chevalier échappera par miracle à la peste qui tua bon nombre de ses camarades à l'hôpital... et à l'incendie qui en tua beaucoup d'autres... incendie qui prit à l'hôpital lorsqu'on voulut brûler les cadavres !

Entretiens, grâce à la connaissance de l'officier chargé de désigner ceux qui seront choisis, Chevalier s'est trouvé muté aux "guides chasseurs à cheval, Vieille Garde Impériale" dont il rejoint le dépôt à Paris fin 1808. Dès lors il assistera ou combattra, selon la volonté du Maître, à toutes les batailles de l'Empereur. Bientôt c'est le départ pour la campagne d'Autriche. Le gros du régiment se trouvant encore en Espagne Chevalier se retrouve souvent de service auprès de Napoléon.

Eckmühl, Essling et **Wagram** sont décrites. Dans la dernière bataille le régiment au complet charge et subit de lourdes pertes, notamment du fait de l'artillerie. Le passage relatif (p. 118-119) est saisissant. Plus loin Chevalier, que je cite, étant du même avis, nous dit (p. 121) : "Napoléon fit maréchaux d'empire Macdonald, Oudinot et Marmont (comme il a dit plus tard, une de ses erreurs)", mais comme la phrase est un peu ambiguë, je dirais, moi : "trois de ses erreurs" !

Puis c'est la campagne de Russie, La Moskowa, l'incendie de Moscou, enfin la terrible retraite. Au lendemain de Malo-Jaroslavetz Napoléon parti seul à pied reconnaître l'ennemi manque se faire prendre par quatre Kalmouks. Murat est le premier à cheval : "...il court, saisit un kalmouk par les cheveux, l'amène auprès de nous et, sans quitter son cigare, soulevant son homme et presque son cheval, il dit à l'Empereur : tiens voilà le B.... qui croyait te prendre... il était loin de ressembler à l'Amour, car il était très laid". L'histoire ne dit pas ce qu'il en advint.

La description de la retraite est saisissante. Celle de "l'Escadron Sacré", que l'auteur appelle "l'escadron doré" vaut le détour (p. 228-229). Comme il traversait ledit escadron pour son office de Fourrier, Chevalier fut cravaché au visage par un de ses cavaliers. Le temps de saisir son sabre on tente de le calmer en lui disant que son agresseur était un général : "...caporal ou général je m'en f... je ne suis pas déguisé, moi, on voit bien que je suis chasseur de la Vieille Garde, et je ne vois dans celui qui m'a frappé qu'un paysan en robe de chambre et en bonnet fourré...".

En effet, le froid le plus vif amenait tout un chacun à se couvrir comme il le pouvait et souvent les plus brillants uniformes disparaissaient sous des peaux de bêtes, des couvertures, des oripeaux féminins, etc... tandis que Chevalier restera jusqu'au bout entièrement en tenue réglementaire. Comprendre aussi qu'il la portait entièrement, c'est-à-dire toute ensemble, toutes couches superposées.

Il repassa aussi le Niemen un des rares à le faire encore monté, sur sa brave jument "Nanette" qu'il avait su préserver. L'ayant un moment perdue il la cherche au milieu des cosaques et enfin, nous dit-il (p. 230) : "entrant dans un pressoir, la première personne que je trouve, c'est Nanette...". Notez le qualificatif de "personne" donné au cheval qui, avant comme après cette scène, lui sauva la vie.

Je passe, forcément, beaucoup de détails pour arriver à 1813. Chevalier assiste à Lützen, Bautzen et Dresde. Il charge plusieurs fois à **Leipzig** et **Hanau**, avec la particularité qu'à ces deux batailles il se trouve chargé de porter l'Aigle du régiment : "C'était un bâton doré de quatre à cinq pieds, l'étendard enfermé dans une toile cirée, surmonté d'un carré, d'une aigle massive en cuivre doré, de la

grosseur d'un pigeon, et d'une couronne en or, pouvant peser, le tout, neuf à dix livres. Celui qui le portait ne pouvait pas se servir de son sabre, mais on se servait de l'Aigle comme d'une arme meurtrière et malheur à celui qui en recevait un coup sur la tête. C'était un vrai casse-tête dont, dans la mêlée, je fis usage plus d'une fois et vigoureusement... plus d'un amateur de mon Aigle dorée et qui aurait voulu s'en rendre maître en connut le poids et je n'y allais pas de main morte..."

Description crue (p. 284) de l'état déplorable à son arrivée à Mayence de "la Garde d'honneur, nouvelle troupe, dite d'élite..." . Suit la campagne de 1814 dont le récit gagne en intensité, la Garde ayant "donné" plus que jamais. Chevalier est Maréchal-des-Logis-Chef et commande le deuxième peloton de sa compagnie. Ce sont les charges de **Brienne**, **La Rothière** et **Montmirail**, puis pour finir celle d'**Arcis-sur-Aube** car peu après l'Empereur, trahi de tous côtés, devra abdiquer et ce seront les poignants Adieux de Fontainebleau (p. 305).

La première Restauration cherche à gagner la troupe, sans y parvenir. Le régiment des "chasseurs royaux" reçoit l'ordre formel de reconnaître le 8 mars 1815 l'étendard du Roi, chose jusque-là éludée... et qui attendra encore, le retour de Napoléon l'ayant renvoyée aux calendes... Ce sont alors bien sûr les charges de **Waterloo**. L'auteur nous explique (p. 323) comment un régiment de dragons anglais fut "entièrement effacé"* par les chasseurs. Puis c'est la deuxième Restauration, qui ne fit pas l'erreur de la première et licencia le régiment... et toute l'armée d'ailleurs, rendant Chevalier à la vie civile à 35 ans avec, sans rire, le motif suivant : Epuisement total du principe de la vie par suite des fatigues de la guerre.

Fatigues qui ne l'empêchèrent pas de vivre cinquante ans de plus, mais qui sortent toutefois du cadre qui nous occupe. Une anecdote pour le clôturer :

P. 331 ; Lefebvre-Desnouëttes est entrain de passer son régiment en revue lorsque se présente un escadron de gendarmerie dont le commandant montre l'ordre du Roi d'arrêter le général. Les chasseurs serrent les rangs et crient aux gendarmes : "venez, messieurs, si vous l'osez, arrêter notre général au milieu de nous... venez", sur quoi les pandores font demi-tour et s'en vont, leur chef, à défaut d'à-propos dans l'exécution de ses ordres, faisant preuve de bon sens en partant.

* "... nous vîmes accourir... un régiment de cavalerie anglais... pour nous charger, ils ne pouvaient connaître notre nombre parce-que nous étions en colonne serrée par escadron : "laissez-les venir, dirent nos généraux, mais pas de coups de sabre, des coups de pointe, de bons coups de pointe." Ils arrivent sur nous avec leurs habits rouges, perchés sur leurs chevaux, ivres d'eau-de-vie et la latte à la main, faisant voler à droite et à gauche leur mauvais sabre... Nous nous ouvrons un peu... ils entrent... et, en moins de dix minutes, il ne restait pas un seul habit rouge à cheval, ce beau régiment, qui, je crois, était de la Garde Royale fut entièrement effacé..."

Je cite ce passage car il en corrobore deux autres. Un de Chlapowski qui dit aussi que les sabres anglais étaient "mauvais". Un autre repris dans les Carnets de La Belle Alliance n° 7, où les Cuirassiers s'ouvrent pour laisser "entrer" les Anglais.